

nouvelle, entrée dans la vie active seulement après la mort de M. de Chateaubriand, peut se faire une idée du mouvement en apparence irrésistible qui entraînait alors les esprits les plus divers à se rencontrer tous dans l'admiration et le respect de ce glorieux vieillard. L'épreuve d'une renommée maintenue et consacrée par trois générations dans un temps où chaque génération détruit chaque chose pour la refaire à son image et à son goût, semblait à tous une épreuve décisive ; chaque parti ne voulait voir dans les œuvres de l'illustre écrivain que ce qui lui était sympathique, et tous s'inclinaient également devant cette figure imposante comme devant la plus haute personnification du génie des lettres et de l'honneur politique dans notre siècle et dans notre pays.

Tel était sans exagération l'état des choses la veille de la mort de M. de Chateaubriand.

## I

Aujourd'hui, tout est radicalement changé. Au concert d'hommages dont trois générations enchantèrent successivement les oreilles de l'auteur du *Génie du christianisme*, concert où quelques voix hostiles se perdaient étouffées sous les acclamations triomphales, a brusquement succédé un concert d'un autre genre, où domine généralement la note du blâme, où retentit quelquefois la note de la réprobation, et où siffle souvent celle du dédain ou de la moquerie. Le génie du plus grand écrivain français de notre âge est presque remis en question, mais c'est surtout le caractère de l'homme public et de l'homme privé qui est l'objet des accusations les plus multipliées et les plus dures.

Pour montrer à quel diapason s'élève l'antipathie qu'un homme naguère si admiré et si respecté inspire en ce moment à quelques esprits, il nous suffira de citer en l'abrégeant, mais sans y rien changer d'ailleurs, une appréciation de M. de Chateaubriand faite à l'occasion du récent ouvrage de M. Sainte-Beuve et que nous trouvons dans un journal très-répandu.

" M. Sainte-Beuve, dit l'auteur de cette appréciation, porte sur Chateaubriand un jugement si fortement motivé, qu'il est certainement définitif et sans appel ; il a entendu de nombreux témoins, tous ont connu Chateaubriand, et ils déclarent unanimement que l'homme n'a été qu'un égoïste, et le politique qu'un comédien. Il était naturel qu'à cet égoïsme se joignît la vanité. Celle de Chateaubriand était portée à un tel excès, que ses meilleurs amis ne se gênaient pas pour en rire publiquement... Ce qu'il y a dans ce caractère de plus choquant peut-être que l'égoïsme et la vanité, c'est l'ingratitude. Il n'est pas un de ses bienfaiteurs, de ses amis, de ceux qui l'ont patronné à ses débats depuis Ginguéné jusqu'à M. de Villèle, qu'il n'ait tour à tour flatté, exalté et insulté suivant les intérêts de son ambition ou les excitations de sa rancune... Ce qui a frappé dans Chateaubriand ceux qui l'ont connu de bonne heure, c'est son humeur quinquise, bizarre, son insensibilité, sa mauvaise foi et son indifférence complète pour tous les principes et toutes les causes... C'est en politique surtout que ce talent s'est déployé avec un succès qui a fait l'étonnement et le scandale de tous ceux qui, connaissant bien Chateaubriand, ne se sont pas laissé prendre à son jeu de comédien... Comment par exemple, a-t-on pu regarder comme un libéral l'homme qui, depuis 1814, dans ses discours et ses bro-

chures politiques, s'est fait l'avocat des plus mauvaises passions des ultra-royalistes et l'adversaire de toutes les mesures favorables à la liberté?... Il est inutile de rappeler le triste rôle qu'il joua à Vérone, comment il trompa M. de Villèle, et par quels misérables subterfuges il arriva au ministère des affaires étrangères, où il montra comme homme d'Etat une incapacité qu'il a lui-même reconnue... Tel a été Chateaubriand : matérialiste, dévot, royaliste, libéral, et même à la fin républicain, il a tour à tour adopté et combattu toutes les causes, tous les partis, n'obéissant jamais, dans ses diverses et brusques transformations, qu'aux inspirations de son orgueil, de son ambition, de sa rancune et de sa haine... En résumé, Chateaubriand n'a eu que des principes de parade, des sentiments de théâtre, et M. de Lamartine a eu raison de dire un jour qu'il le voyait à la messe : " Figure de faux grand homme, un côté qui grimace..." Quant à l'écrivain, il n'est pas, malgré ses merveilleuses facultés, plus irréprochable que l'homme politique ; il a eu sur toutes les questions d'admirables boutades, il n'a eu sur aucun sujet des vues hautes et fécondes ; il a écrit des morceaux magnifiques, et il n'a pas laissé un bon livre. Le grand mérite de M. Sainte-Beuve, et ce mérite n'est pas commun, c'est la franchise avec laquelle il juge Chateaubriand, et le courage avec lequel il lui arrache le masque qu'il a impunément porté pendant cinquante ans. Tous ceux qu'impatient et qu'indigne le succès du charlatanisme, quel qu'il soit, littéraire, politique ou religieux, doivent souhaiter qu'il se publie de temps en temps de pareils ouvrages. On verra alors ce que deviendront les faux grands hommes et leurs renommées imposantes lorsque l'esprit public, une fois mis en garde, sera assez éclairé pour les apprécier sans engouement et sans superstition."

Voilà ce qui s'appelle prouver victorieusement qu'on n'a aucune superstition pour les morts illustres ! Notre impression nous trompe peut-être, mais il nous semble que de telles choses tristes à lire en tous temps, le sont particulièrement dans un temps où tout homme vivant et puissant est assuré, quelle que soit d'ailleurs sa valeur intellectuelle ou morale, d'être *apprécié* avec une respectueuse déférence par les critiques les plus impétueux.

Il y aurait certainement injustice à rendre l'ouvrage de M. Sainte-Beuve responsable du jugement que nous venons de citer. Nous sommes très-persuadé que l'éminent écrivain n'aspire nullement à ce rôle d'iconoclaste impitoyable dont on prétend lui faire honneur. Au moment même où il qualifie Chateaubriand " celui que notre siècle jeune encore salua et eut raison de saluer comme son Homère," ce serait, à mon avis, lui adresser un très-mauvais compliment que de lui supposer le genre d'ambition qui a porté malheur à Zoïle. Il y a dans son livre des nuances très-nombreuses et très-fines ; l'adversaire très-passionné de M. de Chateaubriand qui parlait tout à l'heure n'a pas voulu prendre la peine de les distinguer, il a préféré tout confondre dans un même ton. Il en est résulté une esquisse très-accentuée en laideur, mais qui ne ressemble pas beaucoup plus au portrait peint par M. Sainte-Beuve qu'elle ne ressemble à l'original.

D'abord, pour ce qui concerne la valeur littéraire de M. de Chateaubriand, nous prouverons plus loin qu'avec un assez grand nombre de restrictions, dont les unes sont incontestablement justes et dont les autres